



LITTÉRATURE

Anibal va-t-il venger Hannibal?

Baptisé d'après le premier loser flamboyant, le fils d'un historien star devient loser tout court. Un testament lui ouvrira-t-il une nouvelle chance? Un drôle de roman de Pablo Casacuberta.

SCIPION, de Pablo Casacuberta. Traduit de l'espagnol (Uruguay) par François Gaudry. Éditions Mériallé, 264 pages, 18 euros.

Quand après une longue bataille juridique, le fils du professeur Brener obtient enfin le droit d'entrer en possession de ce que son père lui a légué, il a le droit de passer une heure dans la maison qui fut la sienne et que sa sœur, qui en est l'héritière, laisse à l'abandon. Son héritage consiste en trois boîtes de carton. Dans la première, un bout de tissu violet et une ceinture large comme celle d'un champion de boxe, lestée d'une boucle monumentale et portant des caractères incompréhensibles. De l'étrusque, selon le père, qui en donne même la traduction: « *Le grand prêtre présente ses hommages au dieu lunaire* ». La relique aurait été touchante si elle n'avait pas éveillé les souvenirs cuisants de l'humiliation subie le jour où il avait dû porter cet accoutrement à la fête de l'école, face à ses camarades en chapeaux de cow boy. De là date sans doute le début de sa carrière de loser. Et peut-être même d'avant, du jour où son éminent historien et spécialiste de l'antiquité d'Afrique du Nord de père a eu la bonne idée de l'affubler du nom du premier, du plus flamboyant des losers de l'histoire, Hannibal.

Loser, Anibal Brener le fut, au delà de toute espérance. Il assumait sa prédestination en échouant magistralement dans tous les domaines, sans exception, et surtout sans rien faire pour que l'histoire retienne son nom. Fils décevant, historien raté, amant lamentable, il mit un point d'honneur à voler irrésistiblement d'échec en échec, jusqu'à son aboutissement ultime d'alcoolique, tétant à la moindre occasion sa fiole de mauvaise eau-de-vie, subsistant de travaux de frappe de thèses, et partageant une pitaille minable avec un vieillard qui a perdu le contrôle de son cerveau et de ses intestins. Anibal, comme son illustre modèle, eut évidemment des débuts prometteurs, vite avortés, non sans un coup de pouce paternel. Comme il se doit, le charis-

Fils décevant, historien raté... Anibal mit un point d'honneur à voler irrésistiblement d'échec en échec.



PABLO CASACUBERTA, UNE DES VOIX NOUVELLES LES PLUS INTERESSANTES DE LA LITTÉRATURE SUD-AMÉRICAINE. PHOTO PHILIPPE MATSAS/OPALE

matique antiquisant se fit un plaisir de ridiculiser ses premiers articles destinés à des revues historiques, tout en élognant de lui ses fiancées.

Voici donc Anibal lesté de ses trois boîtes, au contenu étrange: outre le calamiteux déguisement étrusque, ses journaux intimes reliés en plusieurs volumes, un cartable rempli de sa correspondance amoureuse, et un exemplaire de *la Chute de l'Empire romain*, du grand historien anglais Gibbon, modèle inégalable pour le Professeur, raseur grandiloquent pour son fils. Sans une vague envie d'éveiller l'intérêt d'Alicia, la séduisante jeune

femme venue lui ouvrir la maison, Anibal n'aurait jamais ouvert Gibbon. Mais, pour lui prouver à quel point cette prose est illisible, il l'ouvre au hasard et tombe sur une note du père l'informant d'un second testament, rédigé rien que pour lui.

C'est une véritable feuille de route que le grand homme a laissée à son quasi-clochard de fils. Anibal va devoir rencontrer des personnages bizarres, remonter dans le passé de son père et affronter certains épisodes du sien. La statue tutélaire et maléfique va se lézarder, et le fils va la détruire pour mieux la reconstruire. Scipion, dans l'histoire, a vaincu Hannibal. Dans le livre, drôle et décalé, de Pablo Casacuberta, une des voix nouvelles les plus intéressantes de la littérature sud-américaine, il n'y a qu'un vainqueur, le lecteur.

ALAIN NICOLAS

LIVRES

Bruxelles en el corazon à Montevideo

Face à la montée de la violence, un journaliste uruguayen décide de vivre en Belgique dans sa tête

BRUXELLES PIANO-BAR, de Juan Carlos Mondragón. Traduit de l'espagnol (Uruguay) par Gabriel Iaculli et Annie Morvan. Éditions Seuil, 410 pages, 24 euros.

« Rien n'est plus contagieux que le mal. » La phrase pourrait avoir été écrite pour parler des événements qui ont assombri ce mois de janvier. Elle s'applique à Montevideo, et les faits se déroulent en 1992. Le pays peine à s'extirper des habitudes de la dictature militaire passée et le souvenir des escadrons de la mort et de l'opération Condor (1) est encore vif. S'agit-il seulement d'un souvenir? À Laguna Guacha, on découvre des cadavres de jeunes filles à peine sorties de l'enfance, séquestrées, torturées, violées, mortes après une longue agonie. Des vidéos atroces seraient, dit-on, en circulation. Le plus inquiétant de tout cela est que l'on sent bien que cela ne s'arrêtera pas. Il y aura des vengeurs, des ripostes. La machine infernale est prête. Que peut-on faire contre cela, se demande Leopoldo? Lui-même, concrètement, rien. Il est journaliste, s'occupe de culture. Écrire quelques lignes convenues sur l'horreur de la chose? Demander une justice plus sévère? D'autres le feront, bien mieux. Ou alors, « *un roman à résonance sociale, comme si le seul chemin vers la vérité était d'exorciser tous ensemble l'horreur collective* ».

En attendant, Leopoldo rumine son impuissance, et aurait bien voulu effacer cette année de son calendrier. Une année noire. Il a enterré son père il y a peu, le Mal refait surface, et la radio ne publie aucun rectificatif pour dire que tout cela n'a pas eu lieu. Il faudrait s'évader, fuir dans un autre temps, un autre espace. Pas Montevideo aujourd'hui. Alors il choisit. « *Il est trop tard pour être autre* », mais pas pour être ailleurs. Il va partir en voyage pour Bruxelles. Dans sa tête. Pourquoi Bruxelles? Parce qu'il y a en ce moment un match de foot contre la Belgique, ou parce que l'inventeur du patin à roulettes était belge, comme celui du saxo de Coltrane, ou comme Lévi-Strauss. Ou alors parce que Karl Marx a écrit le *Manifeste du Parti communiste* à Bruxelles. Qu'importe pourquoi, c'est le comment qui compte. Sur cette hypothèse, Juan Carlos Mondragón bâtit un roman plein de profondeur et de poésie, une méditation sur la littérature où les échos du monde résonnent dans un imaginaire sensible et puissant.

A. N.

(1) Plan sous l'impulsion des États-Unis pour l'assassinat de militants de gauche et syndicalistes en Amérique du Sud.